



Ukrainian Drama TRANSLATIONS

ukrdrama.ui.org.ua

Author	NEDA NEJDANA
Play	LES fugitifs égarés
Original name / translated	Заблукані втікачі
Translator	ESTELLE DELAVENNAT
Language of translation	Français
Copyright of original text belongs to	nedaneidana@yahoo.com
Copyright of translation belongs to	l'Espace d'un instant, agence@parlatges.org

**ukrainian
institute**



ukrdramahub
портал сучасної української драматургії

The project is implemented with the support of the International Relief Fund of the Ministry of Foreign Affairs of Germany and the Goethe Institute within the project "Theatrical windows. Work in progress" implemented by the NGO "Teatr na Zhukah" (Kharkiv).

VÉSPACE D'UN INSTANT

Œuvre traduite et publiée à l'initiative de la Maison d'Europe
et d'Orient, en partenariat avec Eurodram,
réseau européen de traduction théâtrale,
et avec le soutien du Centre national du livre.

Tous droits réservés

© Maison d'Europe et d'Orient, 2015-2022.

Les droits de représentation sont à demander à la Maison
d'Europe et d'Orient.

Dépôt légal : juin 2019

ISBN 978-2-37572-004-2

Personnages :

loukach (Félix loukachine), étudiant journaliste et déserteur, la vingtaine.

Maria, mère de Loukach, veuve d'un pompier liquidateur.

Zoriana, biologiste canadienne d'origine ukrainienne, la trentaine.

PaVlo (ViktoroVytch) Vojtec 'kyj, artiste-peintre, la cinquantaine passée.

Vasyl' StePanoVytch, menuisier et « apiculteur », la quarantaine passée.

*karina, femme au foyer, réfugiée du Tadjikistan, une petite quarantaine. A un fils,
arsène, 10 ans.*

*BaBa Fedia (Feodora ZakhariVna), âgée mais énergique,
« rebouteuse ».*

Dans la pièce, il est fait usage de différents matériaux documentaires : articles de journaux, films, souvenirs (dont ceux réunis dans le livre La Supplication. Tchernobyl, chroniques du monde après l'apocalypse, de Svetlana Alexievitch), ainsi que des blagues du temps de la catastrophe nucléaire (dont celles enregistrées par Bohdan Zholdak dans Les Champignons de Tchernobyl). Cependant, tous les personnages et événements sont fictifs.

proLoGUE

Loukach, déserteur, entre en trombe, poursuivi par des ombres en manteaux sombres et aux visages dissimulés, qui l'encerclent et l'empêchent d'atteindre une porte. Leurs mouvements rappellent une volée de corbeaux traquant leur proie. On entend un rire, perçant et cynique. Enfin Loukach sort un fusil et tire en l'air : tous s'écartent et s'immobilisent. Seule la porte est éclairée : Loukach s'y engouffre.

MonoLoGUE 1

Apparaît Maria. Ses monologues correspondent à une intrigue parallèle, se déroulant dans un monde à part. La mise en scène de ces monologues doit se distinguer des autres scènes.

maria — Je ne sais pas comment te raconter cela, mon fils... pour que tu comprennes... Comment t'expliquer ? Et par quoi commencer : la mort ou l'amour ? Pour moi, c'est la même chose... Ce garçon, un artiste, est apparu... Mais quand il me peignait, il ne me regardait pas comme une fille, mais comme... le soleil. Oui, il clignait des yeux. Il disait aussi que je ressemblais à l'Infante, mais ça ne me plaisait pas : je ne voulais pas lui ressembler. Je ne voulais pas poser non plus : c'est ennuyeux et difficile, l'ensemble du corps s'engourdit... Et puis... il est apparu, mon... soleil... Avec lui, mon corps ne s'engourdissait pas : il vibrait... tu comprends, comme si naissait une musique, une mélodie imperceptible. (*Chantant.*) Ta-ta-ta-ta-a... Non, ce n'est pas ça : je ne me souviens

pas... Je l'aimais beaucoup : je ne comprenais pas, alors, à quel point... Tu sais, nous allions partout ensemble, main dans la main. Je me reconnectais à la terre. Si j'avais mal, je prenais ses mains, voilà tout, et je me détendais. Et cette musique... Je ne pouvais pas rester longtemps sans lui, comme si je suffoquais... Il fallait que je le voie. Heureusement, je pouvais le voir souvent : la fenêtre donnait sur son unité de pompiers, alors je savais ce qui lui arrivait...

ScènE 1

La zone autour de Tchernobyl. Loukach, dans des vêtements miteux, épuisé, marche craintivement, son fusil caché, observant et se remémorant, comme s'il était à la recherche de quelque chose. Il s'arrête à la porte d'une maison, comme abandonnée. Il observe alentour : personne. Il frappe : personne. Il regarde à travers la fenêtre : rien. Il essaie d'ouvrir la porte : en vain. Alors il fait sauter la serrure d'un coup de fusil. Karina, puis VasyL', sortent en courant.

KariNa, *criant* — Un étranger ! Un fusil ! VasyL', vite ! On casse ta porte !

VasyL', *constatant les dégâts sur la porte, violemment* — Ah le salaud... le criminel !

Loukach bondit en arrière, confus, et regarde VasyL' sans comprendre sa réaction. VasyL', profitant de la confusion du

garçon, fond sur lui. Après une brève altercation, avec l'aide de Karina, il subtilise son fusil à Loukach et le braque sur lui.

Loukach, *tendant de se dégager* — Je ne suis pas un criminel : lâchez-moi !

VasyL' — Pas un criminel, dis-tu ? Et qui a cassé la porte ? Je vais te...

Loukach — Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, de cette porte ? Je n'ai rien volé... KariNa — Il ment... Le maraudeur... J'en ai vu, des comme ça...

Loukach — Je pensais juste que cette maison était abandonnée. Je vais passer mon chemin. Seulement, rendez-moi mon arme... VasyL' — Les mains en l'air !

Fedia, en colère, surgit sur scène et s'approche de Loukach.

Fedia — Retenez ce monstre ! (*Sautant sur lui.*) C'est toi qui as fusillé ma Margot ? Hein ? Parle !

Loukach, *reculant* — Quelle Margot ?! Je n'ai vu personne... Fichez-moi la paix...

Fedia, *se lamentant* — Ma petite fille chérie... Comment vais-je faire sans toi... Ma petite chatte... VasyL' — Eh bien dis-nous, tu as tué son chat ?

Loukach — Mais je n'y ai pas touché !

Pavlo entre en courant.

PavLo — Ce n'est pas lui, baba Fedia.

KariNa, *sceptique* — Non, il se promenait simplement dans les bois avec un fusil... Non ?

pavLo — Ce n'est pas un maraudeur, calme-toi... KariNa —

Qu'est-ce que tu en sais ?

pavLo — Je le sais, c'est tout... (*Au garçon.*) Tu es d'ici ?

Loukach reste silencieux, le regardant, l'air tourmenté. vasyL' —

Comment ça, d'ici ? Mon œil, oui...

Loukach — Ma grand-mère était d'ici. Et il y avait sa maison... Fedia, *s'animant* — Comment s'appelait ta grand-mère, mon garçon, pas Natalia ?

Loukach — Non, Kateryna... une Suédoise...

Fedia — Oh, Stepanivna ? Alors je la connaissais... Tu ne cherches pas au bon endroit ! Sa maison est de l'autre côté... (*Se souvenant.*) Seulement, je crains qu'elle n'ait brûlé depuis déjà cinq ans...

pavLo — Comme tu n'as nulle part où aller, viens avec moi... Je te montrerai où habiter.

Loukach, *tendant la main* — Et mon arme, vous me la rendrez ? KariNa, *se précipitant* — Ne le lui rends pas ! Ah, la bête rusée !

vasyl' — Je n'en avais pas l'intention... (*à Loukach.*) Bas les pattes !

pavLo, *à VasyL'* — C'est inutile... (*à Loukach.*) Comment t'appellestu ?

Loukach, *après une hésitation, jetant un regard circulaire* —

Loukach...

pavLo, *lui tendant la main* — Pavlo Viktorovytsch. (*Ils se serrent la main.*) Je te présente Vasyl'... Stepanovytsch... Et là c'est Karina. (*Karina se retourne.*) Et voici Feodora Zakharivna...

Fedia — Vous pouvez m'appeler simplement baba Fedia. pavLo —
Voilà notre... communauté.

Loukach, *perplexe* — Vous voulez dire que vous vivez tous ici ? Dans la zone ? KariNa, *avec mépris* — On ne t'a pas sonné ! On fait ce qu'on veut !

Passé ton chemin !

Fedia — Calme-toi, Karina ! Cesse de croasser ! Tu es sortie Dieu sait d'où et personne ne t'a chassée, alors que ce garçon est d'ici, c'est le petit-fils de Stepanykha... Ce n'est pas toi qui as tatoué ma Margot ? Ma petite chatte...

Loukach — Non. Je respecte les chats... Ils aiment la liberté.

pavLo — Donc tu n'es pas venu ici par hasard... VasyL' — Ça, c'est sûr, la liberté, ici, il y en a à revendre...

Loukach, *décidé, à Pavlo* — Bon, alors, où dois-je aller ?

Pavlo emmène Loukach chez lui. Baba Fedia sort également et, en chemin, appelle « Margot ! Ks-ks-ks ! »

kariNa, à *Vasyl'* — Comment se fait-il que Pavlo se soit entiché comme ça de ce garçon ? Ça m'inquiète... *Vasyl'* — Ne crains rien : le fusil est resté en ma possession. kariNa — Seulement, cache-le bien.

Vasyl' — Où ça ? La serrure est morte : il faut en remettre une nouvelle.

kariNa — Tu es menuisier : tu feras ça en deux coups de cuiller à pot...

Vasyl' — En tout cas, il m'a bousillé ma porte, le bâtard... Et quelle porte !

kariNa — Tu ne penses qu'à ta porte...

Elle prend le fusil dans ses mains, l'examine.

Peut-être que je ferais bien de prendre le fusil chez moi ? *Vasyl'* — Ne bouge pas, ou tu risques de tirer par inadvertance.

Il lui enlève le fusil des mains et commence à mesurer la porte et la serrure.

Tu connais la blague sur les « mesures » ? Les fonctionnaires ont déclaré : « Ça fait longtemps déjà qu'il faut mesurer les habitants de Kyïv ! » Les Kiéviens : « Oui ! Mais nous n'avons pas assez de radiomètres pour tout le monde. » Et on leur répond là-dessus : « Laissez plutôt faire les menuisiers... »

kariNa, *souriant malgré elle* — Tu n'as que des blagues en tête. Et moi, je parle sérieusement !

Karina s'éloigne, Vasyl' soupire devant sa porte.

MonoLoGUE 2

maria — Il faisait nuit. J'ai entendu un bruit... Je me suis réveillée : il n'était pas là. Je regarde par la fenêtre, et lui : « Ferme la fenêtre et va te coucher. Il y a un feu à la centrale. Je serai bientôt de retour. » Quel sommeil ! Je n'ai pas vu l'explosion... seulement le feu... comme si le ciel flambait, tout le ciel. Et la chaleur... comme l'enfer. Je ne savais pas, avant, ce que c'était que l'enfer, mais maintenant je sais... Trois heures du matin, quatre heures, cinq heures... à six heures, nous avons prévu d'aller chez ses parents au village : ils construisaient une nouvelle maison... Dès qu'ils ont vu ça, ils ne voulaient pas le laisser repartir en ville... Et lui : « Non. »

Pause.

On ne leur a rien dit ! Comme s'il s'agissait d'un simple feu. Les salauds ! Ni vêtements de grosse toile, ni masques à gaz : ils étaient en simple chemise... à jeter du graphite brûlant avec leurs pieds. J'ai accouru là-bas : pas le droit d'entrer ! « Ils vont mal ! Il leur faut du lait, beaucoup... » Et moi de dire : « Il n'en boit pas ! » J'ai supplié : « Qu'on me laisse le voir, ne serait-ce qu'une minute ! » On m'a laissée entrer : il était tout gonflé, violacé... Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que je dois faire ? » « Va-t'en, m'a-t-il dit, enfuis-toi d'ici, sauve le bébé ! » J'étais enceinte... mais encore mince : il n'était pas encore visible... mais lui, je ne pouvais pas l'abandonner comme ça ! J'ai dit : « Je vais te trouver du lait ! Beaucoup de lait ! Mais toi, bois-en, s'il te plaît... »

Scène 2

Un chevalet et des tableaux amassés, invisibles. Loukach les observe, tourmenté. Puis il s'approche de Pavlo. Loukach, prenant un air détaché — Ce sont vos tableaux ? pavLo — Oui... (*Il se détourne de son travail.*) Tu as faim ?

Loukach — Euh, un peu...

pavLo, *lui tendant du pain et de l'eau* — Ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé ? Un jour ? Deux ?

Loukach, *attrapant le pain* — Un jour et demi... Quoi, ça se voit ? pavLo — Oui... Soldat ?

Loukach, *s'arrêtant et posant le pain* — Mais non... D'où tirezvous ça ? pavLo, *haussant les épaules* — Le fusil... les bottes... l'âge... et le regard : tu te caches. Ne crains rien : ici, personne ne te dénoncera. Ici, tout le monde se cache, qui de la vie, qui du passé, qui des gens...

Loukach — Et vous, vous vous cachez de quoi ?

pavLo — Je ne me cache pas. Mes œuvres sont ici, et il est impossible de les en sortir. Les enterrer vivantes ? Vraiment ?

Loukach — Vous préférez vous enterrer vous-même ?

pavLo — Je ne m'enterre pas... Ici je me protège de la mémoire... Tu comprends ?

Loukach — Pas vraiment.

pavLo — Bon, toi tu as déserté. C'est clair comme de l'eau de roche... Tu as fait ça sur un coup de tête et tu ne veux pas t'en souvenir : tu as peur. Pour moi aussi, c'est quelque chose comme ça, tu comprends ?

Loukach — Je n'ai pas peur. Simplement, j'en ai ma claque de tout ça...

pavLo — Doucement, doucement, ne t'emporte pas... Je n'ai pas dit que tu étais un lâche. Au contraire : tu as du cran. Tu crois que je ne sais pas ce que c'est que l'armée ? Quand des gros bras obtus veulent te casser la figure¹ ? J'y suis allé... et je voulais m'enfuir, mais je n'ai pas pu. Mais toi, tu as pu. Et pour ça, je te respecte... Combien étaient-ils ?

Loukach — Cinq contre un... Mais j'avais une arme... pavLo — Tu n'as quand même pas tiré ?

Loukach — Si, mais en l'air... Je ne pouvais pas m'humilier...

pavLo — Je vois... Repose-toi pour l'instant : reprends des forces, et ensuite, nous réfléchirons ensemble à la façon de te sortir de ce merdier...

Loukach — Ensemble ? Merci... Seulement... pourquoi me sortiriez-vous de mon... merdier ?

pavLo — Tu ne crois pas en la solidarité, en l'entraide ?

Loukach — Non. Je ne suis personne pour vous, non ? Pourquoi perdre du temps avec moi ? Juste comme ça ?

1. Dans les pays de l'ex-Union soviétique, l'armée est connue pour pratiquer des formes particulièrement barbares de bizuthage, que les jeunes recrues cherchent parfois à fuir en désertant.

pavLo — Peut-être parce que je n'ai personne avec qui perdre du temps...

Loukach — Vraiment personne ?

pavLo — En gros, non. Les uns, je les ai enterrés, les autres, je les ai juste perdus... Je vis seul, et la solitude ne va pas me quitter comme ça... Et puis, j'ai fait beaucoup de bêtises dans ma vie, donc si je peux faire une bonne action, pourquoi pas ?

Loukach, *sceptique* — Donc je vous sers d'indulgence ? Les péchés ne sont pas admis au paradis ?

pavLo, *s'énervant* — Tu sais, si tu me soupçonnes, tu peux passer ton chemin... Je n'ai pas à me justifier... (*Montrant la porte.*) Bon vent !

Loukach — Excusez-moi...

pavLo — Tu peux prendre le pain et tout ce qu'il y a sur la table... Puisque tu as quelque part où aller... Loukach — Je n'ai nulle part où aller...

pavLo — Alors pourquoi cette comédie, hein ? Je te le demande pour la dernière fois : tu restes, oui ou non ? Loukach — Je ne veux pas être une charge...

pavLo — Ne t'inquiète pas pour ça : on te trouvera du travail... Tu poseras comme nature morte.

Loukach, *reculant* — Euh, non, merci, sans façon. Je crois que je ferais mieux d’y aller, alors...

Siège social : 100, rue de Charenton, F-75012 Paris
Production : Théâtre dans la Forêt, F-34520 Parlatges
Tél. : + 33 9 75 47 27 23
Mèl : agence@parlatges.org Site
<http://parlatges.org>

Président : Guillaume Morel.
Production : Dominique Dolmieu, Mélanie Kessels, Olivier Lannuzel et Hélène Meurice.

Les éditions l’Espace d’un instant sont diffusées par Théâdiff.

La Maison d’Europe et d’Orient est principalement financée par la Ville de Paris et le ministère de la Culture de la République française.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

DOMAINE UKRAINIEN

Hymne de la jeunesse révolutionnaire (Kharkiv, 2006), de Serhiy Jadan, traduit de l’ukrainien par Iryna Dmytrychyn (2020).

Au début et à la fin des temps (Lviv-Berlin, 2013), de Pavlo Arie, traduit de l’ukrainien par Aleksy Nortyl et Iulia Nosar, préface de Bruno Boussagol (2020).

De Tchernobyl à la Crimée. Panorama des écritures théâtrales contemporaines d’Ukraine, sous la direction de Dominique Dolmieu et Neda Nejdana (2019).

Maidan Inferno (Paris-Kyïv, 2014), de Neda Nejdana, traduit de l’ukrainien par Estelle Delavennat, avec la collaboration de Christophe Feutrier et Tatiana Sirotchouk, préface de Michel Corvin (2016).

DERNIÈRES PARUTIONS

Carrousel pour les Tsiganes (Cologne, 1999), de Jovan Nikolić et Ruždija Russo Sejdović, traduit du romani et préfacé par Marcel Courthiades (2022).

La Valise vide (Kaboul, 2014-2020), de Kaveh Ayreek, traduit du dari (Afghanistan) et préfacé par Guilda Chahverdi (2022).

Les Voisins (Minsk-Moscou, 2020-2021), de Sergueï Guindilis, traduit du russe par Boris Czerny, préface de Benoît Viktine (2022).

À PARAÎTRE

L'Invasion (Polski Trambesh, 1983), de Hristo Boytchev, traduit du bulgare par Roumiana Stantcheva, préface de Jordan Plevneš.

Peau d'orange (Belgrade, 2005), de Maja Pelević, traduit du serbe par Marie Karaš-Delcourt, préface de Svetislav Jovanov.

La Cour des miracles (Athènes, 1957), de Iàkovos Kambanèllis, traduit du grec par Gilles Decorvet.